UNE COUPE D'HISTOIRE SOCIALE

On connaît — ou plutôt, je le crains, on connaît assez mal chez nous — le mouvement qui se désigne lui-même sous le nom de « MASS OBSERVATION »[1]. Fort actif en Angleterre, il a, si je ne me trompe, pris naissance aux Etats-Unis. Il se définit en somme comme une tentative raisonnée pour analyser les attitudes d'une collectivité, vis-à-vis d'événements ou de problèmes déterminés. De toute évidence, l'enquête ne saurait songer à toucher chaque individu en particulier ; elle procède donc au moyen d'un réseau, aussi dense que possible, de points de sondage. Les témoignages sont ensuite classés, par type humain, et, quand faire se peut, chiffrés.

On ne s'étonnera pas que la recherche, forcément un peu hâtive, dont la « Mass Observation » nous présente aujourd'hui la substance, ne donne pas toujours l'impression d'épuiser absolument son sujet[1]. De quoi s'agit-il ? D'établir quelle fut l'attitude du peuple anglais devant les gênes, les étonnements, les appréhensions que causa la déclaration de guerre — ceci, durant les quatre premiers mois des hostilités. Le filet tendu n'a pu l'être qu'à mailles assez lâches. Par ailleurs, les auteurs auxquels est revenu le soin de rassembler et d'interpréter les témoignages n'ont certainement pas réussi à s'abstraire, aussi complètement qu'il eût été souhaitable, de leurs propres orientations de pensée. Ils jugent, du reste, presque autant qu'ils constatent ; les circonstances rendaient sans doute une totale objectivité bien difficile. Enfin et surtout, il y aurait beaucoup à dire sur la valeur des interrogatoires (qui ne sont pas, je me hâte de l'ajouter, à beaucoup près, le seul procédé de sondage employé). Une réponse risque toujours de subir, instinctivement, l'influence du questionnaire qui l'a provoquée. Cette cause de déformation même mise à part, il reste encore que la plupart des hommes sont fort inaptes à expliciter, avec justesse, des façons de sentir en leur essence passablement obscures. Au mieux, leurs propos ne représentent qu'un moment dans une suite de réactions, souvent contradictoires. En un mot, réserve faite même des conditions particulières au moment, la délicate méthode de la « Mass Observation » n'est peut-être pas encore parfaitement au point, sous tous ses aspects. Ces objections, qu'il fallait soulever, dans l'intérêt d'une entreprise si pleine de promesses, n'empêchent point que l'enquête n'ait été menée avec une remarquable intelligence. Ses résultats n'apportent pas seulement d'importantes précisions à l'image de la société anglaise ; ils enrichissent notre connaissance de la matière sociale, en général. Faute de place, je me bornerai ici à deux échantillons.

Presque à chaque pas, les observateurs constatent, entre l'opinion que prétend exprimer la presse et l'opinion tout court, la plus frappante discordance. Je ne sais ce qu'il en est en d'autres pays ; mais, en France, toute exploration un peu soigneuse aboutirait, je crois, aux mêmes conclusions.

1. MASS OBSERVATION. *War begins at home, edited and arranged by* Tom HARRISSON, Charles MADGE, Londres, Chatto and Windus, 1940 ; in-12, x-425 p.

« Dis-moi quel journal tu lis ; je te dirai ce que tu penses » : rien de plus faux, entre 1914 et 1940, que cette maxime, souvent reçue comme vérité d'évangile. Le désaccord était particulièrement sensible dans les masses provinciales et campagnardes, réduites, par nécessité, à la lecture des grands quotidiens (parisiens ou régionaux) dits « d'information », qui, naturellement liés par des liens multiples aux grandes agences d'information, reflètent, en réalité, les parti-pris ou les intérêts de cercles assez restreints. Le bourgeois, l'ouvrier, dans les grandes villes, choisissent leur journal ; le paysan, l'artisan de chef-lieu de canton, beaucoup moins. D'où, pour tous les sondeurs d'opinion, le devoir de se garder d'une illusion, qui a aussi, malheureusement, l'attrait d'une solution de facilité. La « Mass Observation » fait, quelque part, des gorges chaudes de ce sociologue anglais qui imaginait pouvoir construire une juste image du « front intérieur » — (nous disons « psychologie de l'arrière ») — par le seul moyen d'une collection d'extraits de presse, rassemblés à beaux coups de ciseaux. Beaucoup plus près de nous, combien de bureaux d'information sur l'Allemagne ou les Etats-Unis auraient prêté le flanc aux mêmes railleries !

On sait qu'au début de la guerre, un grand nombre d'enfants et un certain nombre de femmes furent évacués loin des villes anglaises et, notamment, de Londres. La plupart reçurent l'hospitalité de familles provinciales. L'étude, très serrée, de cette migration et, surtout, des conditions de l'accueil, forme la matière d'un des chapitres les plus suggestifs du livre. Elle se développe comme une véritable expérience de structure sociale. Qu'entre les divers groupes humains, ainsi inopinément mis en contact, les oppositions se soient révélées très fortes, on pouvait s'en douter. L'important est de noter que l'antagonisme apparaît, nettement, comme à deux sens. Dans les maisons bourgeoises, qui avaient accepté de servir d'asile, les habitudes de la marmaille prolétarienne furent un grand sujet de surprise et de scandale. Mais, chez les réfugiés, à leur tour, les règles de bienséance ou de bonne alimentation que les milieux « distingués » considèrent comme allant de soi ne soulevèrent pas, en somme, une réprobation moins vive ; de même, lorsque l'hôte était un paysan, les mille servitudes de la vie rurale. Une femme regagna Londres, en hâte, parce qu'elle avait peur des bêtes. Une autre, échouée dans une ferme, s'indignait de ne pouvoir obtenir du lait condensé. « Donnez-nous du poisson et des frites » : ainsi protestèrent, devant les tables les mieux servies, d'innombrables petits Londoniens, les narines encore toutes pleines, évidemment, des affriolantes odeurs de Whitechapel ou de Poplar. Et la politesse bourgeoise ne fut pas seulement ressentie comme une gêne par les récalcitrants néophytes auxquels on prétendait en infliger l'observance. Plus d'une mère de famille ouvrière la jugea quasiment immorale : « Je ne veux pas qu'on apprenne à mes enfants à poser. » La vérité est que chaque classe, fût-ce parmi celles que nous nommons les plus humbles, a sa civilisation matérielle propre et son code de conduite bien à elle. Elle ne renonce volontiers ni à l'une ni à l'autre. Je suis persuadé qu'en France les contrastes eussent été beaucoup moins brutaux. Notre politesse, en particulier, est plus égalitaire : le mot de « gentleman » — c'est-à-dire, après tout, de gentilhomme — n'appartient pas à notre vocabulaire autochtone ou, sous sa forme française, n'y figure plus qu'à titre de relique. Supposons, pourtant, nos gouvernants face au même problème pratique que leurs collègues britanniques ; ils n'auraient probablement pas beaucoup mieux su estimer, par avance, les difficultés psychologiques inséparables, en tout pays, d'un si intense brassage social.

C'est que les gouvernants, à la vérité, savent peu de choses des gouvernés. Un roi du moyen âge n'avait pas la moindre idée du nombre des hommes appelés à vivre sous ses lois. Les maîtres d'aujourd'hui peuvent, pour peu qu'ils en aient le désir, se faire donner, à une unité près, le chiffre des habitants de chaque commune, des soldats de chaque régiment. Quant à se représenter, avec quelque exactitude, ce que pensent ou sentent ces gens-là, ils ne sont pas là-dessus beaucoup plus au clair qu'un Barberousse ou un saint Louis. Par quels moyens y parviendraient-ils ? Le Parlement, comme la presse, est un miroir nécessairement infidèle ; et jamais aucun sondage d'opinion, vraiment sérieux, objectif et — pourquoi ne pas oser le mot ? — scientifique, n'a été entrepris. D'où une immense faiblesse pratique. Par exception, un historien, Gabriel Le Bras, s'est rencontré, de nos jours, pour essayer, avec une admirable sincérité, de dresser la carte de la croyance catholique en France, en même temps qu'il s'efforçait de déterminer les causes capables d'en expliquer les étonnants contrastes. Il est le premier à s'être posé le problème.

L'enquête de la Mass Observation nous rappelle à l'ordre du vieux précepte socratique : « Connais-toi toi-même. » Mais en nous proposant de l'étendre, cette fois, à la collectivité, à laquelle il n'est pas moins indispensable qu'à l'individu. Puisse l'exemple trouver, chez nous, des imitateurs ![2]

Marc Bloch

2. Je passe sur beaucoup de traits frappants, qui évoquent parfois une misère à la Dickens : telle l'histoire de cet enfant des « slums », qui ne savait dormir qu'assis.